

I/ LA PREMIERE GUERRE MONDIALE : L'EXPERIENCE COMBATTANTE DANS UNE GUERRE TOTALE

1/ De la violence du front à la violence subie par les civils : la mort banalisée ?

► **L'expérience tragique du feu : la confrontation avec la mort de masse.** Jamais les soldats n'avaient été aussi exposés à la mort dans les conflits précédents : dans les 5 premiers mois de cette guerre la moyenne des Français (« Poilus ») tués est de 2737 par jour... 20 000 Britanniques sont morts le premier jour de la bataille de la Somme. Les bombardements d'artillerie^{p.84} (violence aveugle) occasionnent environ 75% des pertes directes ; les éclats d'obus tuent, mutilent, défigurent. Responsables de souffrances atroces, les gaz^{p.84} horrifient, même s'ils n'ont tué que 1% des hommes. On se terre au fond des tranchées. A ces peurs et souffrances quotidiennes, s'ajoutent la vue insoutenable des morts et des blessés, mais aussi la chaleur, le froid, la boue, les parasites, l'épuisement, l'éloignement des êtres chers. Les liens avec l'arrière sont rares, et censurés, avant la mise en place tardive des permissions. Les soldats développent d'ailleurs des troubles psychiques pendant et après le conflit (cauchemars, tremblements, mutisme).

Texte 3 page 85 ; dossier pages 86-87

► **Comment expliquer la ténacité des combattants ?** Certains historiens (J.J Becker) développent l'idée d'un « consentement » des hommes au conflit et à la violence, rendu possible par l'existence d'une culture de guerre spécifique : le soldat, modelé par le patriotisme (contexte d'union sacrée), estime que son combat défensif pour la mère-patrie est justifié. C'est vrai des paysans français du Nord et de l'Est, qui luttent aussi pour le sol de leurs villages. Au patriotisme s'ajouterait une haine croissante de l'ennemi (beaucoup estiment défendre la « civilisation contre la barbarie »). D'autres historiens (Antoine Prost) critiquent cette vision et considèrent que cette « culture de haine » résulte de la propagande de l'État et affecte surtout « l'arrière », les mentalités du front restant différentes : « La guerre est vite devenue un métier que les soldats ont fait avec conscience professionnelle ». De même F. Rousseau insiste sur les contraintes qui pèsent sur des soldats qui n'avaient guère le choix : contraintes morales (remplir son devoir pour son pays, pour les camarades du front, pour sa famille) ; contraintes immédiates aussi, car désobéir c'est, dans toutes les armées, s'exposer à de lourdes sanctions (exécution sommaires...). Pour ces historiens les soldats se sont adaptés à la violence de guerre (# consentement). Au final, les défections au combat se produisent mais sont rares, de même que les quelques épisodes de fraternisation entre ennemis au début de la guerre ; les mutineries de 1917 sont limitées en France (40 000 mutins) : elles traduisent le refus des assauts inutiles ordonnés par des chefs jugés incompétents et ne relèvent que très rarement du pacifisme.

Texte 4 page 85

Dossier pages 92-93

► **Les civils à l'épreuve des violences.** « L'arrière » n'est pas épargné par les souffrances : angoisse, deuil, privations... Mais l'amplification de la violence de guerre contre les populations désarmées est un fait notable du conflit : elle est fréquente lors des phases d'invasion ou de retraite des armées (multiples viols). Par ailleurs certaines communautés sont rapidement désignées comme « suspectes » et brutalement expulsées. C'est le cas de 600 000 juifs rejetés de l'empire russe en 1915, ou de nombreux Allemands qui doivent quitter l'Ukraine sans ménagement. Dans les territoires occupés, le travail forcé est fréquemment imposé aux populations locales par les armées d'occupation (qui quadrillent villes et villages). Entre octobre 1916 et février 1917, 61 000 travailleurs belges sont même contraints d'aller travailler en Allemagne. Les progrès réalisés par l'artillerie (à longue distance) et par l'aviation permettent d'atteindre l'arrière-front (villes bombardées) ; lieux de combats et espaces civils sont donc de moins en moins distincts (Paris est bombardée de mars à août 1918 : 256 morts ; les bombardiers allemands pilonnent les quartiers industriels de Londres au printemps 1917 et font près de 1500 morts). Pour lutter contre les résistances qui s'organisent, les autorités militaires désignent enfin fréquemment des otages et procèdent parfois à leur exécution.

► **Radicalisation de la violence et banalisation de la mort.** Pour certains ce conflit témoignerait non seulement d'un plus haut degré de violence, mais aussi d'une violence nouvelle. Il est vrai que les lois et coutumes de guerres définies à La Haye en 1899 et 1907 sont fréquemment piétinées : usage des gaz, massacre de prisonniers, basse œuvre des « nettoyeurs de tranchées », bombardements inutiles (cathédrale de Reims), exactions sur les civils.... Le génocide^{p.90} des Arméniens (texte p.92), initié en 1915, constitue un paroxysme de cette barbarie (entre 650 000 et 1,2 M de victimes). Toutefois ce type de violence n'est pas inédit : massacres et déplacement des Turcs par les Russes en 1877, camps de concentrations établis par les Anglais dans la guerre coloniale des Boers (1899-1902). C'est pourquoi il vaut mieux parler d'une amplification et d'une radicalisation de la violence, plutôt que d'une violence nouvelle.

Documents de la page 91

2/ Une guerre « totale »

► **La première guerre totale, une mobilisation humaine sans précédent.** L'expression de « guerre totale » (utilisée dès le conflit) renvoie au fait que l'installation imprévue de la guerre dans la longue durée (du fait de la stabilisation du front) a mobilisé de manière inédite et à un degré jamais atteint toutes les ressources des Etats et des sociétés. Cela se traduit partout par un accroissement du pouvoir et du contrôle de l'Etat sur ses populations. Ce fut d'abord une mobilisation humaine considérable : de par sa durée et son extension, la PGM a entraîné la mobilisation de plus de 70 M d'Européens. En France les limites d'âge sont repoussées vers le bas (17 ans pour les volontaires) et vers le haut (48 ans). En GB ce sont d'abord des volontaires (2,4M en 1915 et 1916) puis des conscrits, comme aux Etats-Unis. Les peuples colonisés sont également mis à contribution (1,5 M d'hommes pour l'Empire britannique, 600 000 pour l'Empire français). Partout le départ massif des hommes au front a obligé à mobiliser les femmes aux champs, dans les transports et dans les usines d'armement. Le nombre de femmes employées dans l'industrie allemande passe de 1,4 M en 1914 à 2,1 M en 1918 ; en France elles forment également ¼ environ de la main d'œuvre industrielle (c'est le temps des munitionnettes).

► **Une guerre technologique, industrielle, économique.** Cette guerre met en œuvre une puissance de feu plus perfectionnée et plus dévastatrice que dans les conflits précédents. Les systèmes industriels performants des belligérants (cf. seconde industrialisation) permettent la production massive et standardisée d'armements redoutables : canons qui envoient des obus à plusieurs kilomètres (artillerie) ; fusils à répétition ou mitrailleuses (qui envoient 600 projectiles par minute) ; usage croissant des avions et sous-marins^{p.84} ; les gaz font leur apparition en 1915, tandis que les chars n'interviennent véritablement qu'en 1918. On peut parler d'une première guerre industrielle, laquelle explique (avec la stratégie de la guerre d'usure^{p.84}) les pertes immenses. Pour produire sans relâche, les belligérants empruntent (ou font fonctionner la planche à billet) et mettent en place une économie de guerre : l'Etat instaure un dirigisme de fait (il mobilise la main d'œuvre, contrôle les prix et le commerce, répartit les matières premières, oriente les productions, s'entend avec les industriels qu'il finance, comme Renault, Citroën et Schneider en France)...bref, il n'y a plus ni économie de marché ni libre concurrence.

► **La mobilisation des esprits : une guerre idéologique.** Engagé dans une guerre d'usure, l'Etat développe rapidement une intense communication qui exacerbe le nationalisme en véhiculant une vision très négative de l'adversaire. Les journaux diffusent volontiers l'image du barbare, qui ne respecte rien, vis-à-vis duquel il est nécessaire et légitime d'être brutal. Des expositions, en France, montrent à tous l'ampleur des destructions dont les « Boches » sont coupables. Certains historiens voient dans ces discours et manifestations l'expression d'une culture de guerre^{p.90} (ensemble de représentations) reflétant les sentiments de l'opinion. Selon d'autres (R. Cazals & F. Rousseau), il s'agit d'abord d'un « bourrage de crâne », d'une propagande active initiée et voulue par les Etats soucieux de surveiller et d'encadrer les esprits de l'arrière (net pour l'Italie où la population était clairement hostile à l'intervention ; cf. la censure du courrier des soldats en France en 1917, quand les signes de découragement se font sentir ; Cf. aussi le contrôle de l'information).

Propagande : communication & manipulation visant à convaincre ou influencer des individus, généralement pour les rallier à une idéologie ou à une politique.

3/ Des sociétés profondément et durablement marquées

► **Un bilan humain et matériel sans précédent.** Au cours de cette guerre 9,5 M d'hommes sont morts ou disparus (dont 1,4 M de Français soit 3,5% de la population – La France se couvre de monuments aux morts) et 17 autres ont été blessés (parmi eux : 8 M d'invalides et d'infirmes, dont les gazés et les « gueules cassées »). Les conséquences démographiques sont partout de même nature : chute de la natalité pendant le conflit (1,5 M d'enfants ne sont « pas nés » en France), recul de la population active (plus de 10% en France), augmentation du nombre des veuves (3 M) et des orphelins (6M). L'Europe apparaît comme un continent ravagé et endetté, même si le bilan matériel est contrasté : la France et la Belgique, principaux théâtres des opérations en Europe de l'Ouest, ont subi de loin les dégâts les plus importants.

► **Des sociétés métamorphosées, traumatisées et bouleversées.** L'après-guerre voit une redéfinition de la place des femmes, car elles ont participé au conflit : obtention du droit de vote aux Etats-Unis (1920), en GB (1918 puis 1928), en Allemagne (1919) etc. C'est aussi, partout, l'apparition d'une nouvelle force sociale : les anciens combattants, dont la réinsertion est difficile. En France ils s'organisent dans des associations et jouent le rôle de « porteurs de mémoire » qui, le 11 novembre, célèbrent les morts (et pas la victoire !) ; patriotes et souvent pacifiques ils se caractérisent par le refus d'une nouvelle guerre (« plus jamais ça »). En Allemagne et en Italie, beaucoup seront « récupérés » par le nazisme et le fascisme. Le conflit a également des effets politiques contrastés : en France la nation se trouve consolidée par l'épreuve des tranchées (les ouvriers manifestent sans être révolutionnaires) et le régime républicain est désormais légitimé par la victoire ; en Allemagne et en Italie, l'agitation sociale est considérable et les régimes sont fragilisés (par la défaite en Allemagne ; par la « victoire mutilée » en Italie).

"La guerre brutalise les hommes, au double sens du terme : elle les atteint dans leur chair et dans leur âme, elle les rend brutaux aussi"

AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane,
BECKER, Annette, *Retrouver la guerre, 1914-1918, Paris, Gallimard, 2000*

► **Une brutalisation des sociétés ?** Selon plusieurs historiens (notamment l'américain George Mosse), cette guerre produit une rupture culturelle : lors du conflit les soldats et les sociétés auraient subi une brutalisation^{p.84} (« être rendu brutal »), ou un « ensauvagement ». Cette transformation des sociétés par la guerre se lit dans le développement après 1918 d'une vision héroïsée et mythifiée de la guerre, vécue comme une expérience virile et régénératrice. Elle expliquerait également la violence de la vie politique dans les années 1920 et 1930 (nette en Italie et dans l'Allemagne de Weimar : putsch, assassinats, combats de rue). Selon Mosse, cette brutalisation des sociétés explique le succès des projets totalitaires comme les horreurs de la seconde guerre mondiale (autrement dit c'est parce que la société allemande a été rendue brutale par la guerre qu'elle a accepté l'hitlérisme). Cette thèse donne donc un poids majeur à la violence de guerre (élément de rupture historique). Mais il faut la nuancer. En effet, pour R. Cazals, F. Rousseau et A. Prost, le cas français montre qu'il est exagéré de parler de brutalisation généralisée : la guerre ne brutalise qu'une minorité de combattants (les plus enclins), les autres s'adaptent temporairement et reviennent aux mœurs civiles du temps de paix une fois le conflit terminé. L'importance du pacifisme français dans les années 1920 le prouve (plus de 3 M d'adhérents, dont beaucoup d'anciens combattants). Par ailleurs, la violence de la vie politique allemande des années 1920 trouve ses racines ailleurs que dans la violence guerrière : le nationalisme agressif et xénophobe existait bien avant 1914 (la violence de guerre ne l'a pas créé, même si elle l'a amplifié) ; surtout, la défaite et l'humiliation du Traité de Versailles sont des éléments clés de la crise politique. Au final, la violence de guerre n'explique pas tout, et n'a pas eu partout les mêmes effets. Plus qu'une cause majeure, ce fut un accélérateur du succès des régimes totalitaires (Allemagne, Italie, Russie). Mais même s'il n'y a pas eu brutalisation généralisée, la première guerre mondiale a radicalisé la violence et l'a banalisée : cette accoutumance diffuse des sociétés à la mort de masse constitue bien une évolution des mentalités qui porte en germe les horreurs de la seconde guerre mondiale.